

de Rabelais et de Marnix de Sainte-Aldegonde; Ulenspiegel embouche le rire comme un clairon, quand ce n'est pas la flûte railleuse, les légers et folâtres pipeaux. Le livre demeure épique dans la farce comme dans le drame. Il est l'Iliade et l'Odyssée d'une race; il est le reliquaire vivant des vertus, de la haute indépendance d'un grand peuple. Et ce n'est pas assez dire, il est ce peuple lui-même. Les kermesses s'y mêlent aux combats, le sang et la bière coulent à longs jets et les âmes sont à la fois héroïques et enfants. Au bout de la vie n'y a-t-il pas d'ailleurs l'idylle gourmande, la joie de se délecter en paradis de fruits sucrés, de fines purées, aux côtés du Seigneur buvant du vin de la fontaine de Saphir? Et les beffrois bourdonnent, les glas coquent, le mélodieux sanglot des carillons expire et recommence, les grands ciels chargés de nuées roulent sur les plaines, la terre germe, l'humus des races fructifie... et toujours plane, s'entend très haut l'alouette, la chanson d'amour et d'espoir. »

Lorsqu'on parle des grands peintres du XVII^e siècle flamand, on cite d'abord Rubens, Van Dyck et Jordaens, ensuite Teniers.

Et cependant, il en est un que l'on ignore presque, surtout en son pays natal, un maître dont quelques portraits soutiennent la comparaison avec les plus beaux du *pittore cavalieresco*, un Anversois comme celui-ci, pourtant, et son ami : **Juste Suttermans**. Je n'oublierai jamais mon émerveillement devant le délicieux *Christian de Danemark* du Palais Pitti, à Florence. C'était là un chef-d'œuvre de mérite égal aux portraits des plus beaux jeunes lords anglais par Van Dyck. Et dire que Suttermans en peignit nombre de tout aussi empoignants tant par la beauté des modèles que par le parti qu'il tira de cette beauté, pour ne citer que ceux des jeunes princes Gian Carlo et Mathias de Médicis, fils de Cosme II, l'un qui fait partie de la collection Holford à Londres et l'autre qui se trouve avec toute une galerie de portraits de la même famille à Poggio a Caiano, une des villas favorites des ducs de Florence et de Toscane. M. Pierre Baudier vient de publier, chez van Oest, un joli livre, très documenté, sur ce Juste Suttermans, peintre attitré des Médicis, qui passa presque toute sa vie à Florence. Cet ouvrage est copieusement illustré, on y trouvera entre autres des reproductions des portraits cités plus haut.

Le théâtre de la Monnaie vient de nous donner la première de *Rhéna*, dramelyrique de M. Jean Van den Eeden, un compositeur belge de grand talent dont nous n'avions plus rien entendu, voilà bien des années. Avec cette œuvre il a fait une rentrée très opportune. La partition de **Rhéna** peut soutenir la comparaison avec les meilleures de la jeune école française, pour ne pas parler de notre école belge, dont nous n'avons que trop rarement l'occasion d'apprécier les productions. M. Van den Eeden y a fait preuve non seulement d'une technique très sûre, d'un métier probe et opulent, mais

il y a mis aussi du souffle, de l'émotion, du pittoresque, du charme et par moments même, par exemple dans les trois derniers tableaux, son inspiration, sa faculté créatrice s'est élevée très haut. M. Van den Eeden a d'ailleurs été avantageusement servi par son librettiste, M. Michel Carré. L'interprétation fut excellente de la part de l'orchestre, conduit par M. Corneilh de Thoran, et aussi des acteurs. Citons M^{me} Béral, MM. Bouilliez, Audouain et Billot. L'action se passe dans de ravissants décors, intérieurs ou paysages de l'Italie du Sud, brossés par M. Delescluze. *Rhena* a obtenu le plus franc succès.

A l'actif de la direction Kufferath et Guidé il faut ajouter une admirable restitution de **Fidélío**, conduite par M. Lohse, avec, comme chanteurs, MM^{mes} Claire Friché et Berelly, MM. Darmel, Ghasne, Billot, Dua et Bouilliez.

Le monde artistique a été éprouvé par la mort de **M. Léon Dardenne**. Ce charmant peintre n'avait que quarante-sept ans. Il fut l'ami et l'illustrateur favori des écrivains du groupe dit de la *Jeune Belgique*. Non seulement leurs œuvres lui inspiraient de jolis dessins, mais, par sa verve, sa bonne grâce, ses attitudes gracieuses et son ingéniosité quasi bergamasque, il leur fournit à son tour plus d'un sujet de poème. Ainsi, il fut le héros, le modèle de plusieurs des « pierroteries » les plus plastiques de la délicieuse plaquette de début d'Albert Giraud, les *Rondels Lunaires*. Léon Dardenne avait aussi fait partie de notre *Diabolo au corps*, joyeuse compagnie de jeunes gens dont la verve, digne de leur enseigne, nous valut un cabaret artistique et une revue frondeuse, pouvant rivaliser avec votre fameux *Chat Noir*. A la revue de ce groupe, Dardenne donnait des lithographies très appréciées. Comme peintre il rapporta d'un séjour au Congo des paysages qui lui valurent un commencement de réputation et de succès. Malheureusement ce succès lui vint tardivement ! Le pauvre artiste était déjà miné par la maladie qui devait l'emporter. C'était une exquise, une vraie nature d'artiste, un être essentiellement bon, incapable de la moindre vilénie, ayant gardé, à travers les vicissitudes et les embûches de la vie, cette candeur et cette bonté qui nous l'avaient fait assimiler, non seulement au physique, mais aussi au moral, au héros à la fois puéril et magnanime de la comédie italienne !

Parmi les récentes expositions au Cercle Artistique, on remarqua beaucoup celle de M. Alfred Madoux, un paysagiste délicat, au métier sûr, ne prenant conseil que de sa propre sensibilité, n'ayant aucun parti pris, et nous offrant, pour ces motifs, des œuvres d'un accent et d'un charme auxquels n'atteint jamais la production de la plupart de nos broyeurs de couleurs.

Quelques bons articles dans nos **Revue**s d'ici. Ainsi, dans la